

# Abdelmadjid Biout, le héros oublié

**L'appel de l'Ugema lancé aux étudiants musulmans en pleine guerre de Libération afin qu'ils rejoignent en masse les rangs de l'Armée de Libération nationale a représenté un moment fort dans l'histoire de la Révolution. En 1956, il y a cinquante ans, l'ALN**

**avait surmonté les épreuves des débuts. Elle était en pleine mutation. Les étudiants algériens qui vont la rejoindre vont lui apporter le renfort dont elle avait besoin et qu'elle attendait. Abdelmajid Biout a été un de ceux qui ont montré le chemin à leurs jeunes cama-**

**rades. En cette date anniversaire du 19 Mai 1956, lourde de sens et de symboles, Mahdi Chérif, moudjahid, évoque, dans des pages pleines d'émotion, le destin héroïque et tragique en même temps, de Abdelmadjid Biout.**

L'année 1956 commence mal pour l'Algérie française, les chefs militaires français avouent leur incapacité à venir à bout de l'ALN. La fiction défendue qu'il ne s'agit en Algérie que «d'opérations de police pour le rétablissement de l'ordre» commence à laisser place à d'autres vocables

des choses en Algérie, demande la réédition de la solution de 1945: les fosses communes salutaires, qui ont donné à «l'Algérie de papa» dix années de répit. Achyari, le sous-préfet sanglant qui les a fait creuser, au bord de la Seybouse, propose ses services. Les mânes des grands

un mot, l'Arabe. Ils fulminent. Ils ragent. Ils tapent du pied. Il ne fait pas bon pour le musulman, en ce 6 février 1956, de se trouver dans le centre de la ville. La ratonnade à fleur de peau, les jeunes pieds-noirs, courageux par le nombre et la passivité de la police, appliquent la loi de Lynch au malheureux musulman qui a le malheur de ne pas courir vite. Guy Mollet a compris la leçon des choses algériennes. La cote mal taillée qu'il commençait à graver, appuyé sur la béquille Catroux, l'éphémère gouverneur général, l'a mené à Canossa. Il est reparti pour jouer le seul rôle que les maîtres d'Alger acceptent, celui de comptable. Calculer le coût d'une journée de guerre, le multiplier par 350 (en attendant que Robert Lacoste les divise en plusieurs «derniers quarts d'heure»), faire voter les crédits par des parlementaires qui traînent les pieds, acheter à tempérament des armements auprès de l'Amérique et calculer le coût des renforts dépêchés dans l'urgence pour vaincre dans l'Aurès où les choses sérieuses se passent.

## Abdelmadjid Biout

Dominant de sa haute carrure la cinquantaine d'étudiants pieds-noirs regroupés devant le collège et qui répètent les trois longues et deux brèves (Al – gé – rie – fran – çaise), un jeune musulman est là, debout, immobile, les bras croisés sur sa poitrine. Don Martini, qui joue les chefs d'orchestre, l'interpelle. Monsieur Biout, alignez-vous avec vos camarades ! Le jeune Biout fend sans ménagement le groupe des «choristes» et, sans un regard pour le surveillant général, rentre au collège. Les salles de classe sont à moitié vides. En vérité, les vides ont commencé bien avant ce jour mémorable de février 1956. Depuis quelques mois déjà, plusieurs places sont vides. Des places que personne n'a voulu occuper, ou plutôt cacher : celles de Abdelazziz Zerdani, Hamza Ben Omrane, Abderrazak Bouhara, Smaïl Talha, Hmimi Aït Zaâouch, Kehal, Abdennour et Djebbar. Talha et Kahal sont tombés le 20 août 1955. Azziz, Hamza, Abderrazak et Hmimi, aux côtés de Abbès Laghrour, le chef militaire de l'Aurès, font face aux mercenaires de Parlange. Sur le pupitre noir où Smaïl Talha faisait ses

Par Mahdi Chérif, moudjahed



rose de la colonisation. La mémoire des jeunes musulmans avait été abolie. Le triptyque — liberté, égalité, fraternité — densifié et sanctifié par le martyr de ceux qui l'imaginèrent, avait fini par occulter les excès de la conquête. Les plaques indicatives des rues ne sauraient glorifier des criminels mais des faits d'armes. Les généraux de 1830 sont devenus d'authentiques héros. Isly est une rue d'Alger où il fait bon se promener et prendre une boisson accoudé à un comptoir-buffet fleurant bon la sardine au cumin et le pastis. Qui se souvient qu'Isly a été la bérézina des derniers carrés d'Abdelkader ? Les lueurs des incendies de Zaâtcha, la résistante, ont été gommées par l'estompe de Fromentin. L'orientalisme a recouvert de ses couleurs fauves un passé de sang et de larmes. Bled ess'baâ, le pays du lion où a longtemps grondé la révolte, n'est plus parcouru que par Aurélie Picard et Isabelle Eberhardt, les belles Françaises qui ont aimé des Arabes. Bouazziz Bengana, sur fond de palmiers à la silhouette gracile, est le fastueux maître de cérémonie des chakhchoukha gargantuesques qui régalaient les officiers des affaires arabes maîtres en leur royaume. La page de la trahison, du mercenariat et des crimes a été tournée. Les témoins ont disparu dans les mouroirs des bagnes, les plis calcinés du désert et les ruines fumantes des ksars.

Le beau légionnaire de Piaf, la divine, a remplacé dans l'imaginaire de la jeune

**En ce début de l'année 1956, les mensonges de l'Algérie française «plurielle, juste et fraternelle» meurent de leur vilaine mort dans la panique des notables arabes francophiles qui tournent au vent, dans celle de la presse qui hurle à la mort contre l'Arabe et dont les manchettes aiguës et tranchantes suggèrent la guillotine, dans les décisions des préfets qui remplissent, à tour de bras, les camps dits «d'hébergement».**

plus proches de la réalité : «Insurrection», «Révolte», «Sédition.» Après l'offensive lancée, le 20 août 1955, sur des objectifs économiques par les maquisards de Youssef Zirout, dans le Nord constantinois, le mot «guerre» commence à être prononcé. En septembre, toujours dans cette même année 1955, la spectaculaire évasion du chef de l'Aurès, Mustapha Ben Boulaïd, de la prison du Coudiat, à Constantine, a donné un coup supplémentaire à un moral déjà au plus bas. En février, le nouveau chef du gouvernement français, le socialiste Guy Mollet, commence laborieusement son apprentissage du dossier algérien. Il tâtonne et hésite. Il ne sait quelle porte ouvrir. Celle de la négociation, mais avec qui ? Ou celle de la guerre, mais contre qui ? Comment être sélectif quand le tableau est sens dessus dessous ? La situation sécuritaire algérienne ressemble à un manège qui ralentit puis accélère par à-coups. Aux accalmies succèdent des périodes d'extrêmes tensions. Il comprendra, dans peu de jours, que le conflit qu'il espérait résoudre – lui qui a été élu sur un programme de paix – ne ressemble à aucun autre. C'est le heurt des passions et des extrêmes. Il se fait conspuer par la rue pied-noire au summum de l'exaspération. Il plie sous l'averse des projectiles arrachés des cageots des maraîchers. Il glisse et perd pied dans le coulis rouge sang qui marque chacun de ses pas. «La journée des tomates» est le tournant décisif de la guerre. Guy Mollet quitte l'Algérie profondément affecté par l'accueil qui lui a été réservé par les Français de la colonie.

## La fracture

S'il y a des endroits où les passions montent et explosent avec plus de violence que partout ailleurs, c'est bien dans les établissements scolaires d'Algérie. Ce qu'il se passe à l'extérieur a un écho immédiat dans les cours de récréation et dans les salles de classe, au grand dam d'administrateurs ou d'enseignants qui n'en peuvent plus. La fracture est là béante et grande et les surenchères des mots l'approfondissent encore. Les porte-parole des anciens combattants reprennent à leur compte les déclarations de la Fédération des maires, qui fait elle-même écho à celle des Chambres d'agriculture où les gros colons font la loi. Le lobby ultra, sûr de ses moyens financiers et de ses complicités parisiennes, qui a fait échouer toutes les tentatives qui prétendaient changer l'ordre

soldats de la République sont invoqués : Lazare Hoche qui a «pacifié» la Vendée, Gallifet qui a fait donner du canon contre les communards, Bugeaud et ses massacreurs galonnés dont les noms marquent de leurs lettres rouges chaque rue d'Algérie. En ce début de l'année 1956, les mensonges de l'Algérie française «plurielle, juste et fraternelle» meurent de leur vilaine mort dans la panique des notables arabes francophiles qui tournent au vent, dans celle de la presse qui hurle à la mort contre l'Arabe et dont les manchettes aiguës et tranchantes suggèrent la guillotine, dans les décisions des préfets qui remplissent, à tour de bras, les camps dits «d'hébergement». Les SAS, appelés à la rescousse par un pouvoir politique aux abois, prennent en otage les zones rurales. Ils recrutent du harki, l'affuble du chèche et du mousqueton et lui paient son «amour de la France» 30 000 francs anciens. Autour de Constantine, Paul Ducournau, colonel de son état, expose les cadavres des maquisards sur les places publiques d'El Harrouch et de Condé Smendou. La République, côté cour, avec Guy Mollet au gouvernail, commence ses basses œuvres en Algérie.

## Le collège moderne de Constantine

Dans le collège moderne de garçons de Constantine sévit un surveillant général. Don Martini est corse de face et de profil, corse de jour comme de nuit, corse à longueur d'année. Don Martini a été malade le jour de Dien Bien Phu et plus malade encore quand Mustapha Ben Boulaïd a franchi le mur d'enceinte, où le frère jumeau de Don Martini assurait une garde avec la rigueur de ceux qui sont gardiens de prison de père en fils. Don Martini, en ce jour mémorable des tomates, debout devant l'entrée principale du collège, commence à organiser le cortège qui va rejoindre, tout à l'heure, lorsque tous les élèves seront là, les carrés des manifestants pied-noirs qui s'amassent place de la Brèche et rue Rohault de Fleury et dont les sourds grondements parviennent jusqu'au plateau du Coudiat où se dresse le collège. Grands et petits Blancs, fonctionnaires, commerçants, étudiants, professeurs, Israélites de la rue Blanche, bouquinistes de chez Zerbib, bijoutiers de la rue Caraman en rupture d'étalage ou de vitrine, colons cossus dont les portefeuilles puent la sueur du burnous, brusquement réveillés découvrent enfin l'Autre. L'Autre, «le paresseux», «le sale», «le violeur» ; en

**Il ne fait pas bon pour le musulman, en ce 6 février 1956, de se trouver dans le centre de la ville. La ratonnade à fleur de peau, les jeunes pieds-noirs, courageux par le nombre et la passivité de la police, appliquent la loi de Lynch au malheureux musulman qui a le malheur de ne pas courir vite.**

devoirs, Biout avait calligraphié, avec la pointe de son canif, ce vers tronqué de Hugo : «Aux martyrs, aux vaillants, aux forts à ceux qu'enflamme leur exemple et qui mourront comme ils sont morts.» Le collège moderne de Constantine, ce lieu de rencontres, de savoir et de convivialité, que des enseignants remplis de bonnes intentions espéraient voir devenir un des creusets d'une nouvelle Algérie «égalitaire et juste», était, jusqu'à récemment encore, cité en exemple. L'école de la République avait fait du bon travail. Un peuple jeune et plein de fougue commençait à être façonné par les images d'Epinal tiré du roman

génération, les visages patibulaires des spahis. Le jeune musulman, dixième de français à part entière, vibre pour Alésia affamée par César, vénère le connétable Du Guesclin, et maudit Grouchy d'être arrivé trop tard à Waterloo. L'ancêtre du jeune musulman «arbore de grandes moustaches, vit de chasse et de pêche et habite une hutte sur pilotis».

## La fin des faux-semblants

La jeunesse algérienne en ce temps-là avait deux branches : la branche civile et la branche militaire. Les futurs soldats musulmans mourront pour la France.